SOUS LE PIED GAUCHE DE NOTRE-DAME DE LA GARDE



par Véronique Schiltz

illustrations d'Isabelle Pierron

JAJA

Je suis singe. Un vieux singe. Chimpanzé même. J'ai 92 ans. Avant, j'étais né en Afrique où l'on m'appelait Jaja. Je suis arrivé à Marseille en 1924. Dans un piteux état, certes, j'étais attendu au zoo de Vincennes, mais les autorités préférèrent me débarquer au port où le bateau faisait escale : la moitié du ventre labourée par le frottement des barres de fer et les affections diverses, je n'eus pas le temps de m'accoutumer à l'atmosphère de l'Occident, je mourus très vite dans les bras d'un docker et mon corps fut donné au museum d'histoire naturelle.

L'autre restant de mes jours, je le passai donc à regarder passer le temps et les badauds, la main et le pied droits ridiculement crispés sur une branche rafistolée d'arganier du Maroc. S'ils m'avaient vus dans cette posture, qu'auraient dit mes ancêtres ? On m'avait naturalisé d'office. Comme j'étais de taille moyenne, on conserva les os de mes membres et mon crâne à l'intérieur de ma peau. Ma colonne vertébrale jetée à la poubelle, on la remplaça par un mannequin de bois et de métal. L'empaillage fut soigné. Mais au fil des ans, il fallut effectuer quelques restaurations de fortune, car mes coutures se disloquaient, mes parties glabres se décoloraient.

Je finissais par m'oublier moi-même, lorsque les travaux de réaménagement du museum m'arrachèrent à l'infinitude de mes jeux physionomiques simiesques. Bâché, agrafé, parmi la foule des animaux, je fus transporté dans un local plutôt vaste où nous nous retrouvâmes disposés, sans aucune tenue vis-à-vis de nos affres, n'importe où. Jolie pagaille. C'était provisoire, bien sûr, nous disions-nous. Mais les mois passèrent, les années.

D'abord ce sont les oiseaux qui s'énervèrent gravement de se voir ainsi posés par terre. En vrac. Ils n'aiment pas ça, les oiseaux, ils n'aiment pas qu'on les prenne de haut. Bref, j'ai en ai vu trois ou quatre harceler un ornithorynque, sous prétexte que sa gueule d'aplati était une insulte à la belle évolution de la race. « Espèce d'attardé, vieux vestige », se riaient-ils. Des bécasses…

Et les échanges pleins de mauvaise haleine continuèrent à fuser. C'est ainsi qu'un sittatunga d'Afrique, sorte d'antilope des marais, jaloux, prit à partie une vieille chèvre polonaise dont les sabots, habitués au mou, se retournaient en deux babouches vraiment spectaculaires. « Va donc, égarée de ton milieu, retourne à tes cercles de paturage, eh, pocharde ! »

Plus loin, une chouette chevêche sussurait des syllabes sèches aux oreilles d'un fennec qui lui tournait le dos : « Vous sautres, faces mesquines des sables, ne saurez jamaisse de quelle douce suavité se poudrent nos chers soirs savants du Septentrionffe. Jamaisse. »

Le fennec faillit se retourner pour la gifler, lorsqu'on entendit une aigrette s'abandonner à sa haine devant un crocodile à moitié éventré : « Salaud, dégénéré, tu as mangé mon père et ma mère ! Et mon frère, mes sœurs, mes cousins, que sont-ils devenus ?

– De la merde », lâcha simplement la grande gueule ouverte et veule.

« Pas autant que ce gros tas bouseux », s'aventurèrent deux chats siamois, très remontés, auprès d'un hippopotame nain qui, selon eux, prenait toute la place, « et qui puait ! »

On vit ensuite des faces de rats, des sortes de hyènes et autres fonctionnaires distingués de la chaîne des races, reprocher à un *cameleone simplex* de lézarder au soleil, à côté de la fenêtre : « Tous des drogués, des fainéants, des incapables… des boulets… ah, il est beau le règne animal ! »

Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles. Qu'ils étaient donc bêtes, grand Dieu !

Ainsi ces longs propos de xénophobie ordinaire se propagèrent insidieusement sur tout le territoire : des combles au moindre galetas du grenier, crocs, becs, ongles, griffes, truffes, trompes et autres groins grimaçaient d'une exacerbation sourde sous la houle argentée des housses anti-mites. Les yeux de pacotille allumaient des feux de rancune et d'irrespect mutuel dans cette obscurité molle de mitard anesthésié.



Jusqu'au jour où cette Allemande, une excentrique vêtue d'une veste en peau d'ours un peu vulgaire, a demandé officiellement à la mairie l'autorisation de m'emprunter, ainsi que deux autres primates, dans le cadre d'une opération quelle disait artistique :

« Je, soussigné …, déclare avoir reçu ce jour en prêt les animaux suivants :

- 1 chimpanzé
- 2 babouins

du 7 au 31 octobre 1987
fait à Marseille, etc.
signature »

Remonté, grâce à cette opportunité inattendue, sur un piédestal qui, semble-t-il, mettait à l'honneur ma condition, je fis bonne figure pendant quelques semaines dans la vitrine d'un grand magasin qui s'ouvrait au large sur la Canebière. L'objectif de l'installation était de rendre hommage à Marseille Duchamp dont on célébrait alors le centenaire. Marseille Duchamp est venu à Marcel en 1942, avant de s'embarquer pour New York, où il accomplit des actes importants, je le sais.

« On peut regarder voir,
on ne peut pas entendre entendre. »

Cet aphorisme du grand homme se déployait sur la vitre, un peu au-dessus de nos têtes, alors que nous étions affublés de miroirs qui nous masquaient les yeux, ou la bouche, ou les oreilles ; et dans ces miroirs se reflétait l'image d'un téléviseur qui lui-même rendait compte des allées et venues de la population bipède qui montait et redescendait la Canebière.

Les curieux, intrigués, se penchaient jusqu'aux cuisses pour essayer de capter sur nos faces les quelques images d'eux-mêmes qu'on voulait bien leur dispenser. C'était du sport, en même temps qu'une véritable gymnastique intellectuelle.

Braves humains ainsi prosternés devant nous autres singes, trois vieux singes que la dissimulation de nos organes sensoriels érigeait en une représentation symbolique d'une sagesse ancestrale toujours en vigueur dans les bars.
Je n'osais pas rire de cette situation étrange d'autant que j'avais appris derrière mes barreaux qu'à Marseille, et même déjà un peu partout, ces super-prédateurs étaient atteints d'une maladie du cerveau qui les rendait incapables de se supporter entre eux : quoi, ici trop de barbe, là trop de bruit, trop d'odeur, ou là, pas assez d'étoffe sur les cheveux, mon ami. Quelle chute ! Quel dommage pour cette race promise avant nous tous à la fierté d'organiser le règne animal. C'était con.
Mais puisqu'il qu'il m'était donné d'observer ces humains en pleine lumière, je ne les trouvais pas d'abord si malheureux de se fréquenter. D'ailleurs, le poste de télé-surveillance ne mentait pas : ainsi j'ai vu un homme très noir, comme en Afrique, se faire caresser le cou par une jeune fille aux bras de lait qui lui murmurait des mots doux, il riait ; j'ai vu un matelot yougoslave demander avec ses mains du feu à deux jeunes beurettes qui lui posèrent immédiatement des questions sur ses galons, sur son béret… j'ai vu tel autre barbu en chemise de nuit blanche fouiller dans son porte-monnaie pour donner à un très pauvre assis là de quoi s'acheter une autre bouteille. J'ai vu des bancs de gosses des banlieues ou bien des boulevards du Prado faire également de singeries sous mes yeux. J'ai vu des jeunes avec des vieux, des jaunes avec des bleus, des Jean, des John, des Yann ou des Giovanni parlant à des Gertrude et des Marie-Thérèse délurées et jolies… J'ai tout vu, je crois, comme on peut lire les pages d'une encyclopédie : je les feuilletais sagement, savament, et j'y découvrais, grâce au mélange des genres, des couleurs et des langues de Babel, les attraits de la multitude.
Oui vraiment, cete foule de signes en partance vers un acte affectueux entre les races me rendit le genre humain réellement sympathique. Je vous le jure.

Mais les deux réverbères d'en face me conseillèrent de lever le nez pour voir un peu plus loin. Ils me montrèrent une série de photos qu'ils avaient prises je ne sais plus quel jour sur la Canebière où l'on voyait des grincheux, poussant femmes et fils sous les drapeaux et les hymnes nationaux, brandir des mots de haine, des mots de mort et de crachats qu'ils ne savaient pas dire à leurs voisins, peut-être. Ils étaient nombreux. C'était ça : la maladie en marche.
Je ne voulais pas voir les autres clichés, plus crus, rassemblés par le Collectif des réverbères de la ville. Exemples : place de la Joliette, deux chauffeurs de taxi matraquent sauvagement les tibias d'un grand nègre qui s'est réfugié dans le bassin de la fontaine. Ou encore : un type blessé, les bras en croix au milieu de la rue se fait insulter à coups de pieds par les gens du quartier ; il est Turc, ils sont Arméniens.
– C'était où, ça ?
– La Pomme.
Plus loin, un Algérien unijambiste vient de tomber sur la chaussée, il réclame de l'aide, une 4L roule sur sa prothèse arrachée et file dans le brouillard, c'était sur le Vieux Port.
Ou bien cette fille, non c'est un travelo, le nez en sang…
– Non, non, merci, ça va, j'ai compris.
Les cris d'effroi restaient muets dans ma gueule béate.
Merde, quand je pense que notre famille aspirait à devenir plus humaine…
Je voulais fermer les yeux, je ne le pouvais pas. Il fallait *regarder voir* encore et toujours.
Oh vite, que la nuit tombe et qu'avec elle le rideau de fer se ferme sur la Canebière.
Laisser se poursuivre sans moi le spectacle des hommes
Et qu'elle disparaisse, à la fin !
Quoi ? – L'éternité.

Le mois d'octobre devenait triste. Il ne restait plus que deux jours avant que l'installation de l'artiste allemande ne soit démontée. Nous allions bientôt regagner notre soupente et je n'étais pas ravi de revoir les jacasseries du peuple des animaux. Mais les événements dramatiques qui allaient suivre nous évitèrent cette situation.
On ne sait pas encore comment un inconnu a pu pénétrer dans le magasin à cette heure avancée de la nuit. Pas d'effraction, le système de surveillance est resté aveugle et muet. Toujours est-il qu'il se produisit un véritable carnage. L'homme – ou bien était-ce la vengeance d'un spectre de la nuit – ne s'en était pris qu'aux mannequins qu'il avait démantibulés à coups de hache. Les têtes maquillées et chauves, les bras, les jambes et les torses de plastique s'éparpillaient en une traînée de désastre jusqu'à l'entrée du magasin.
Puis il était entré dans la vitrine où nous étions postés : le moniteur de vidéo renversé, les miroirs arrachés, il nous décapita sans détour et nous dépeça. Je n'avait rien senti, mais j'étais chagriné de devoir abandonner mon vieux corps de singe. J'étais inquiet à notre sujet, qu'allions-nous devenir ?
Au matin, la vitrine n'offrait plus aux passants que le spectacle énigmatique de trois défroques velues scotchées à la vitre où, dans l'urgence, la main avait écrit :

Ɐ ᗡIEU MAꓤS ELLE

Personne ne comprit ce geste qui n'avait pas sa place sur la Canebière. Mais il y eut aussitôt de nombreuses interprétations politiques. Le maire ordonna une enquête et la vitrine resta muette pendant plusieurs semaines.

★

LA PREMIÈRE MARCHE

D'abord, elle prit ça pour le couissement énervé d'un rat qui s'est embrouillé dans la pourriture. Oui, les rats montent volontiers jusqu'à la traverse Saint-Victor qui descend vers la rue Neuve-Sainte-Catherine et la première marche, élue porte-parole de l'escalier, recueillait souvent les murmures de ces bestiaux de la nuit. Mais ce n'était pas un rat, c'était un homme qui grognait par là, dans l'ombre, d'un souffle aigu et poitrinaire.
Le filet rachitique de la lampe, au coin, permit à petit pas de découvrir la silhouette d'un individu crochu, fébrile, et qui tordait sa face vers la lumière. C'était poignant à regarder, plein d'une violence dessinée à la manière d'une gravure expressionniste. « Ce visage, se dit la marche… je sais : *Antonin Artaud !*.. oui oui, c'est sûr, il est né à Marseille… Oui, elle se souvenait de ces mots dits dans la radio-cassette qu'un jeune acteur venait écouter parfois sur les marches en répétant son rôle (*abah… krrrrrramagna… krrrrrremufe… agnagna… rabuba… abadia…*). Achtung ! attention, fragile, gnnn… voilà Artaud.
– Mais non idiote, … il est mort. Ça fait même quarante ans qu'il est mort.
– Ah oui. Mais dites-moi, tout de même, ces traits taillés à la crispe, ces points d'hallucination vide cramponnée aux orbites… alors, non ?
– Non. Il n'y a pas deux vies d'Antonin Artaud. »
Celui-là était un homme sans nom et sans appartenance à un seuil culturel de normalité, c'était un véritable fou, échappé du placard des angoisses nocturnes, un fou qui portait à son cou le trophée de trois têtes de singes attachées par de la ficelle ; ses cheveux mêlés à une poignée de paille de crin étaient recouverts d'une petite assiette en carton maintenue à la tête par un foulard de fantaisie ; son manteau constellé d'insignes religieux, ou c'étaient des badges publicitaires, cachait mal le profil sec et définitif d'une hache.



Des excentriques, des dingues, des êtres moches que la vie avait marbrés de mille ressentiments déviés, la première marche en avait vu monter pas mal, titubants, ou redescendre et se vautrer pendant des heures sur le palier. Elle avait ri aussi, le jour où une vieille bourgeoise, nue et perchée sur une caisse, avait entonné l'air des trompettes d'*Aïda* à 8 heures du matin ; la police était intervenue, une couverture, la camionnette, pas de suites.

Mais celui-là dépassait le registre ordinaire. Dans la lueur, elle vit encore un pied chaussé d'une sandale en gros cuir et soutenant un tibia couvert de plaies et de pustules prêtes à crever. Leur vue seule semblait déjà puer de toute la misère du monde, mon Dieu.

La première marche était pétrifiée par le froid déterminé que dégageait ce morceau de peur arraché de la nuit.

Aïe, aïe, aïe, se dit-elle, consciente d'une avancée probable vers la tragédie : en bas de l'escalier, un jeune homme commençait à monter, lent, une canette de bière à peu de sous se balançait dans le prolongement de son bras ; il était maigre.

Lorsqu'il parvint à sa hauteur, son agresseur ne fit qu'un bond. Il balança sa cognée dans l'air en beuglant : *Dieu !* Le jeune homme fut frappé au passage en plein crâne.

« Puis il s'est écroulé, face la première dans mes bras, a témoigné plus tard la pauvre marche – elle n'avait rien pu faire. Le sang a jailli tout de suite, tout chaud sur mon épiderme, puis il a filé vers la deuxième, la troisième, la quatrième, etc., jusquà la dernière marche. »

L'assassin avait encore exécuté quelques mouvements gracieux, comme s'il avait voulu remercier son public, puis avait disparu.

Silence et consternation.

« À l'aide ! décida la première marche, faites passer. »

Des grappes de jeunes et de gens passaient tout près, ils ne voyaient rien. Le temps s'est écoulé longtemps en même temps que le sang. Auprès de la tête meurtrie qui se vidait, la marche cherchait des mots de réconfort. Il fallait une phrase forte, trouver les mots dignes d'une marche forte. « Ça va ? », s'avança-t-elle. Encore du silence.

Enfin un homme s'approchait. C'était un vagabond qui jouait de la trompette avec sa bouteille. Ta-tari-tari-tari-t'arrêt'. Son pied avait glissé dans une flaque de vin, ou de sang… oui, merde, c'est du sang ! Qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là ? Il découvrait d'un œil bégayant le corps inerte. Oh, collègue ! Cet ancien radio de la Marine confondait ce spectacle viandu, actuel, avec un vieux cauchemar de guerre qui le poursuivait. Oh frère ! Droit ! Ou quoi ? Fatigue ? Cigarette ? Aïe. Alpha-Icare-Écho. Ça ne passe pas, mon garçon, malaise, ou bien Delta-Charlie-D… ? Alerte aux gars, sur le pont ! Vite.

Puis, copain-clopant, le vagabond déboula dans la rue Neuve-Sainte-Catherine. Stop ! Les voitures cherchaient surtout à l'éviter. Stop ! Repos ! Les bras écartés, il finit par arrêter un car de flics qui faisait sa ronde. « Matelot, collègue… Johnny J., là-haut, SOS… Sierra-Tango-Zzzztt-Zoulou… Terminé ! » La police l'embarqua.

Affligées, sans voix, les marches se mobilisèrent. Oui, pour le jeune homme, oui… la Bonne Mère… il n'y a pas d'autre solution. Vous croyez aux miracles ? Non. Et vous ? Pourquoi pas, essayons.

Alors, tout l'escalier se mit en marche. Le cliquetis de fer et de ciment accompagna encore un peu les marches qui, une à une, s'enfoncèrent dans le consistant de la voie publique et le jeune corps assassiné disparut de la surface. Accueilli dans la terre, dont les couches maternelles lui furent des pansements gras, réparateurs, il fut hissé à travers le sous-sol jusqu'au sommet de la ville. Le voyage ne fut pas facile.

La première marche, sans doute impressionnée par les cris, les vomissures et les larmes de sang qui suintaient partout, des infiltrations humaines qui cherchaient leur salut sur le long chemin d'enfer qui s'écoulait vers la mer, perdait le sens de l'orientation. Il fallut rebrousser chemin à plusieurs reprises, lorsqu'enfin, à l'aurore, l'escalier ressurgit à l'air libre, juste aux pieds de Notre-Dame de la Garde.

Les marches y déposèrent, comme une mère en détresse son couffin plein d'espérance, le corps sanglant du jeune homme. (Il respirait encore.) Il n'y aurait plus de soucis à se faire : le soleil apporterait un jour nouveau aux certaines inaptitudes de la nuit passée. De fait, un pèlerin matinal fit office d'ange de secours. Ambulance. Attroupement. Mais soulagement. Et Fin. Personne ne s'était inquiété de la présence incongrue d'un nouveau tas de marches au bas de Notre-Dame. L'escalier de Saint-Victor, fier de sa bonne action, s'impatientait de retrouver sa position d'origine.



« Pourquoi faire, grogna la première marche, absorbée, amoureuse, par l'espace énorme de l'air et de la mer qui berçait toute la ville. Je veux rester ici.

– Mais ce n'est pas notre milieu ! Nous sommes laides, incultes, les marches de la basilique nous toisent déjà avec mépris : " Tout juste bonnes à fricoter avec les filles du port… " On les gêne.

– Mais regardez, regardez ! Ici, c'est la lumière. C'est calme, c'est simple. On ne demanderait qu'un trognon de place. Et puis, on aiderait les pèlerins, les malades à monter jusqu'aux portes de Notre-Dame. »

Les autres marches n'eurent qu'un soupir de lassitude.

« Mais c'est en bas qu'on est utiles. On nous attend. Tu crois peut-être que les passants vont descendre au bout de la rue sur une corde à nœuds ? Mais tu ne penses qu'à toi. Tu rêves.

– Mais oui…

– Mais ça ne se passera pas comme ça ! »

La discorde coupa le pont entre la première marche et le reste de l'escalier qui regagna prestement le quartier Saint-Victor. La première marche, restée seule, se sentit coupable de l'envie de respirer. De dépit, elle se laissa pousser dans un coin provisoire où elle servit de banc. Elle accepta cette nouvelle fonction comme une retraite attendue mais ingrate. Elle n'en était pas mécontente d'ailleurs : d'ici, on voyait mieux.

Elle avait désormais un point de vue différent sur l'humanité : après avoir vu déferler des myriades de pieds, bottes, escarpins, mules, elle contemplait des culs. Gros ou pointus, en short, jupette, pantalon, bure, cuir et tralala, ils laissaient ensuite à leur place des quantités de papiers gras, des prospectus, des journaux.

C'est ainsi que la première marche apprit par le biais de la presse que la jeune victime de cette nuit de sang s'appelait Patrick, 28 ans, et qu'il avait survécu à son impressionnante blessure. Un article du même jour relatait la découverte pénible, dans le quartier de la gare, du corps d'un homme qui s'était pendu à son balcon, après une longue crise de démence. L'homme, vêtu de façon excentrique, vivait dans des conditions d'extrême délabrement. Pas d'eau, pas d'électricité. On découvrit des charognes écrabouillées d'animaux ramassés sur la route, mélangées à des peluches d'enfants. Trois têtes de singes empaillés avaient été jetées dans l'évier. Partout des coups de hache avaient saccagé le parquet, le papier peint, les meubles. La hache, elle-même, était plantée dans un mur, décapitant le crucifix qui était cloué au-dessus du lit. La police recherchait des témoins. Bien, bien. La première marche écrirait au journal.

Dans la lueur de ce soir d'octobre qui déclinait, elle songea qu'il était temps, au terme de son existence, d'aborder enfin l'œuvre d'Antonin Artaud. Oh la, la, vingt-huit tomes ! Mais sans doute était-ce un effort nécessaire pour améliorer sa connaissance des hommes, pour voir les choses de près venues de loin, brancher le jour sur la nuit, je ne sais pas, arraisonner les effluves de folies qui déferlaient tout autour, masser le dos des clous de la réalité et pour, pour… *Pour en finir avec le jugement de Dieu.* ★

Marseille [1997] Bordeaux